

Roman Sandgruber

LE PÈRE D'HITLER

Comment son fils est devenu dictateur

Traduit de l'allemand par Denis-Armand Canal

Tallandier

Titre original : *Hitlers Vater: Wie der Sohn zum Diktator wurde*
© 2021 by Molden Verlag in der Verlagsgruppe Styria GmbH
und Co KG, Wien

© Éditions Tallandier, 2022 pour la traduction française et la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-5112-6

La difficulté d'écrire sur Hitler

Adolf Hitler venait de la province. Il n'a pu échapper ni au poids des obscurités dans ses origines, ni aux lacunes dans la liste des seize ancêtres qu'il exigeait de tous les « bons » Allemands – mais sur lesquelles il n'est jamais parvenu à dire le vrai. Pas davantage au poids d'une enfance marquée par les brimades et les violences, dont il essaya bien de se libérer dans de nombreux récits, mais qui continua de le déterminer dans ses pensées et dans ses façons d'agir. Et pas plus au poids de son environnement provincial, qui lui procurait certes une connaissance de milieux très différents, mais qui l'empêchait de bâtir des relations amicales et ne lui donnait aucune formation au monde moderne.

Adolf a passé le premier tiers de sa vie – les années de jeunesse, de 1889 à 1907 – en Haute-Autriche ; son père Alois, les deux tiers pratiquement de toute sa vie d'adulte. De 1837 à 1903, il résida presque constamment en province : d'abord dans le Waldviertel, puis à Salzbourg et en Haute-Autriche. Il y accomplit une carrière portée jusqu'à un niveau assez élevé, mais en ayant dû aussi supporter maintes frustrations et

souffrances. Son fils Adolf a considéré le temps passé en Haute-Autriche comme les années les plus importantes et les plus heureuses de sa vie, bien qu'elles n'aient pas été aussi belles qu'il se les représenta rétrospectivement. Il y a formé et enregistré les principes directeurs de sa pensée et de son action – lourdes de conséquences. Les impressions et les expériences accumulées en Haute-Autriche ne l'ont jamais quitté jusqu'à la fin, dans le bunker de la Chancellerie berlinoise. Deux sujets dominent la représentation qu'Hitler se faisait de ses années de jeunesse : le conflit avec le père et les dissensions dans la monarchie multinationale et pluriethnique des Habsbourg.

Adolf Hitler appartient assurément au petit nombre d'hommes dont on peut dire à juste titre que sans eux l'Histoire aurait pris un autre cours¹. Dans l'histoire mondiale récente, personne n'a acquis autant de pouvoir en partant de rien ; personne n'en a abusé de façon aussi effrénée, et n'a entraîné dans la mort autant d'hommes que lui, en saccageant irrémédiablement leur destin. Sa trajectoire a mené sans ambiguïté à la catastrophe totale – comme aucun autre homme politique avant lui. Lorsqu'il naquit en 1889 à Braunau-sur-Inn, on ne pouvait toutefois pressentir d'aucune façon quelles destructions matérielles et quelles dévastations mentales son personnage laisserait un jour derrière lui : ni les abominations de l'Holocauste, ni les meurtres par euthanasie, ni la persécution des Tziganes, des homosexuels ou des adversaires politiques, ni la discrimination des Églises et des communautés religieuses, ni l'exploitation des travailleurs déportés, ni la Seconde Guerre mondiale déclenchée par sa politique, ni même la Première Guerre mondiale provoquée par la monarchie des Habsbourg.

Reste que le racisme, l'antisémitisme, l'impérialisme, l'eugénisme et le nationalisme étaient déjà répandus partout au XIX^e siècle. Pourtant, cette « fin de siècle » dans laquelle grandit le jeune Hitler fit également resplendir tant d'éclat, tant de progrès et tant d'optimisme que l'on ne pouvait pressentir les zones obscures et les germes des catastrophes à venir – qu'aujourd'hui encore certains ne reconnaissent que d'assez mauvais gré – derrière la façade étincelante de cette « époque de rêve ».

Hitler admirait l'histoire de l'ascension paternelle, conquise par « diligence et énergie » à partir des conditions les plus obscures. Mais il opposa à l'idée angoissante de devoir – comme son père – « rester assis la journée derrière un bureau, en homme prisonnier », son rêve d'une vie d'artiste libéré. Il ne songeait pas encore au mode de vie puissamment actif et ravageur d'une carrière politique, mais les bases en furent apparemment jetées dès l'école : « Je suis devenu nationaliste » ; et encore : « J'ai appris l'histoire pour comprendre. » Ce qu'il considéra ensuite comme une prise de conscience des causalités historiques mondiales, prédéterminée par la Providence².

Les biographies ont pris une place croissante dans la recherche historique, non seulement parce qu'elles peuvent à présent relier macro-histoire et micro-histoire, mais aussi parce qu'elles peuvent également intégrer de nombreux domaines de recherche modernes, de l'histoire quotidienne à celle des psychismes. Dans l'étude du national-socialisme, elles ont possédé dès le départ une signification particulière : d'une part parce que, dans les dictatures, on attache une plus grande importance aux décisions isolées des acteurs et des criminels ; d'autre

part parce que, dans une tyrannie, les destins des victimes méritent d'autant plus d'attention.

La spectaculaire découverte de sources jusqu'ici totalement inconnues et les nouvelles possibilités des recherches numériques m'ont décidé à écrire ce livre. Conjointement à la connaissance des relations historiques, fruit des recherches de toute une vie sur l'histoire économique et sociale, mais aussi des idées sur la mentalité et le mode de vie des régions résultant de ma propre expérience de vie, s'est formé le projet d'aborder un sujet dont on pouvait être convaincu qu'il n'avait pas été intégralement traité et qu'il n'était guère explorable. C'est un sujet délicat parce que de nombreuses émotions y résonnent et qu'il n'est ni simple ni raisonnable de garder constamment la distance indispensable à toute recherche historique sérieuse. J'espère, ce faisant, avoir non seulement rétabli une série de faits, mais aussi avoir pu contribuer à une meilleure compréhension du développement d'Hitler, de la vie de son père et du milieu social et idéologique dans lequel il a agi.



Un père de famille et un concitoyen peu agréables : à la maison, un patriarche ; dans le service, un maniaque ; en public, un homme autoritaire ; vis-à-vis de ses enfants, un despote brutal. C'est ainsi que les contemporains voyaient Alois Hitler, le père d'Adolf.

LE MYSTÈRE HITLER

Hitler est assurément le personnage que la science historique s'est le plus efforcé d'explorer objectivement. On a pu montrer, par de très nombreux exemples, que le système de pouvoir national-socialiste était une « polyarchie » à têtes multiples et qu'il était piloté par une série d'acteurs différents. Mais Hitler en était incontestablement le Führer et il en a lui-même imposé les orientations essentielles : ce faisant, il a non seulement transgressé tous les principes fondamentaux de l'éthique, mais il aussi exclu les conceptions opposées aux siennes en les éliminant purement et simplement. Ce n'était pas un dictateur « faible » mais un homme de pouvoir impitoyable.

Le jeune Hitler offre à cet égard et dans le même temps un vaste champ d'hypothèses et de conceptions, en raison même de la pauvreté dramatique des sources et des imprécisions de certaines méthodes de recherche. On a exploré du côté d'éventuelles transgressions familiales incestueuses ou homosexuelles, des racines catholiques, de précurseurs idéologiques et de modèles spirituels. On a trouvé des explications dans la psychologie des profondeurs et/ou le milieu social. Pour les uns, Adolf Hitler est le type même de l'enfant battu par son père et couvé par sa mère ; pour les autres, un étudiant et un artiste ratés, un habitué des foyers pour hommes ou un petit-bourgeois vivant au-dessus de ses moyens. Pour ceux-ci, c'est un provincial médiocre, pour ceux-là et dès sa jeunesse un homme de pouvoir charismatique. Pour Peter Longerich – un de ses tout récents biographes – un « inconnu » juvénile, pour d'autres encore un « quidam » dont la prétention à diriger était déjà tracée dans l'enfance et la jeunesse.

Mais beaucoup d'éléments restent enveloppés de mystère. Comment un enfant des régions les plus écartées du pays et sans formation scolaire de qualité – à proprement parler un raté et un autodidacte – a-t-il pu obtenir de tels succès ? Comment, dans le milieu provincial où il a grandi, un caractère aussi dictatorial a-t-il pu se former, en réussissant à entraîner tant d'hommes avec lui ? Comment, à partir d'une famille si peu remarquable aux yeux de ses contemporains, a-t-il pu développer une idéologie en mesure de détruire un pays entier, d'exterminer tant de Juifs et de groupes racialement discriminés ? Comment, quand et pourquoi les schémas de pensée, les préjugés et les principes directeurs d'Hitler se sont-ils formés ?

Les années d'enfance et de jeunesse constituent une clef importante pour aborder les comportements d'Hitler en tant que dictateur et ses décisions irresponsables et criminelles. Ce ne sont pas seulement sa parole, sa rhétorique et ses goûts artistiques qui ont été forgés dans sa jeunesse, mais aussi sa haine nationaliste de l'étranger, son hostilité aux Églises, sa théorie d'extermination antisémite et ses obsessions racistes. De profondes empreintes venues de son origine, de sa famille et de son environnement ont perduré toute sa vie. Hitler avait une propension particulièrement marquée à ne plus jamais revenir sur des idées, des objectifs et des visées une fois qu'ils avaient été arrêtés.

Aucun autre personnage historique n'a suscité autant de livres qu'Adolf Hitler – des scientifiques et des insignifiants. On estime à environ 150 000 le nombre des ouvrages et des revues qui se sont penchés sur le national-socialisme et son système de pouvoir. Il existe plusieurs centaines de biographies d'Hitler, dont plusieurs remarquables et exhaustives, mais qui ne traitent que de

façon plus ou moins sommaire ses années de jeunesse – à l'exception de quelques dizaines de monographies. Il existe en revanche des ouvrages sur à peu près tous les aspects, étapes et obsessions de sa vie, de sa prétendue homosexualité aux femmes de son entourage, de son charisme aux racines de son idéologie et autres précurseurs spirituels, en passant par son comportement, sa religion et ses connaissances artistiques. On trouve des biographies sur tout le petit monde du pouvoir nazi et au-delà : les photographes d'Hitler, son chef du bureau de presse, son avocat, son banquier, son chauffeur, son garde du corps, son médecin personnel et son chef astrologue ; sur sa secrétaire, sa cuisinière diététicienne et son accoucheuse, sa mère, ses sœurs, son demi-frère, sa nièce, ses neveux, voire sur sa grand-mère et ses prétendus enfants, et naturellement sur sa bien-aimée et future épouse... Mais rien sur le père du Führer !

L'absence d'Alois Hitler dans la bibliographie peut être attribuée à la pauvreté des sources. En dehors de deux requêtes au sujet du remboursement de sa « caution de service » (en aride jargon administratif), de deux ou trois lettres privées et de quelques cartes de vœux, aucun écrit rédigé de sa main n'était jusqu'ici connu. Son dossier administratif personnel a disparu. Les données sur son avancement sont incomplètes ou difficiles à déchiffrer et les rapports des témoins contemporains sont contradictoires, qu'ils datent de l'époque nazie ou de l'après-guerre. Sur l'histoire de l'enfance et de la jeunesse d'Hitler, il n'existe en fait que trois écrits plus détaillés dont partent toutes les autres descriptions. On préférerait ne pas les qualifier de « sources » au sens scientifique du terme, parce que tous les trois – pour des raisons très différentes – sont en fait plus ou moins des écrits polémiques.

En premier lieu, l'autobiographie d'Hitler, *Mein Kampf*, explicitement conçue comme un écrit de propagande, est en tant que telle un conglomérat difficile à débrouiller, fait de vérités, de demi-vérités et de purs et simples mensonges. Même l'édition critique n'a pu apporter que fort peu d'éclaircissements supplémentaires sur l'histoire de l'enfance et de la jeunesse d'Hitler. Les deux publications de Franz Jetzinger et August Kubizek, présentées comme les bases les plus importantes pour la jeunesse d'Hitler, ne sont pas non plus des « sources » au sens technique du terme, mais plutôt elles aussi des écrits polémiques. Toutes deux sont remplies de préjugés et d'erreurs, mais elles n'en sont pas moins irremplaçables comme points de départ de toutes les autres recherches sur le jeune Hitler – moyennant quoi les fautes qui y sont contenues se perpétuent souvent à travers toutes les publications qui ont suivi.

Plusieurs trouvailles importantes sont venues d'un coup modifier la situation : en premier lieu, une épaisse liasse de lettres jaunies d'Alois Hitler, en écriture typique de l'époque, qui avait été sauvée des destructions effectuées à l'époque nazie et qui a été mise à la disposition de l'auteur³. Ces lettres et documents au contenu très riche, envoyés par Alois Hitler à l'employé des Ponts et Chaussées Josef Radlegger, multiplient d'un coup les documents directs sur la famille Hitler avant la Première Guerre mondiale, mais ils ouvrent aussi une perspective totalement neuve et plus précise sur la personne qui a incontestablement exercé la plus grande influence sur Adolf Hitler : son père.

À cela vient s'ajouter le fait que le contrat de vente de la maison d'Alois Hitler à Wörnharts a également fait surface, jetant ainsi davantage de clarté sur la situation

financière de la famille. Enfin, la découverte de la version manuscrite originale du livre de Kubizek (1943) a permis d'avoir une vision beaucoup plus critique sur les années de jeunesse d'Hitler, à Linz. Des pièces complémentaires ont permis en outre d'établir un séjour familial d'un an à Urfahr, en 1894-1895. Non seulement on apprend ainsi qu'Alois a vécu un an séparé de sa femme et de ses enfants, mais cela fait naître aussi de nouvelles questions, le propriétaire de la maison familiale étant alors un des Juifs les plus riches de Linz.

Par ailleurs, des sources connues depuis longtemps deviennent maintenant beaucoup plus instructives grâce aux possibilités d'exploitation des données informatiques. L'accès aux registres paroissiaux est ainsi devenu beaucoup plus aisé. Mais c'est surtout la numérisation des journaux et des revues qui ouvre de nouvelles connaissances. Non seulement la *Linzer Tages-Post* était lue régulièrement dans la famille Hitler, mais Alois Hitler y contribuait lui-même en écrivant au « courrier des lecteurs » et par des articles, et il y plaçait aussi périodiquement des annonces et des avis : la collection du journal fait ainsi partie des sources les plus riches nouvellement apparues. L'importance de ce quotidien pour la famille et pour la jeunesse d'Adolf Hitler est encore confirmée par ce dernier en 1944 : Joseph Goebbels relève alors dans son *Journal* la tristesse du Führer en apprenant l'arrêt du journal de Linz qu'il avait lu depuis sa prime jeunesse et qu'il avait jadis acheté pour son père⁴. August Kubizek rapporte aussi qu'il était régulièrement tombé sur Mme Klara Hitler en train de lire la *Tages-Post*⁵.

LE PROBLÈME DES SOURCES

À côté du *Mein Kampf* d'Hitler et du témoignage d'époque d'August Kubizek, la description par Franz Jetzinger de la jeunesse d'Adolf (en 1956) est la source la plus importante à mentionner. L'ouvrage de Jetzinger est en fait à classer comme un ouvrage d'histoire, non comme un témoignage d'époque. L'auteur n'a pas connu personnellement le Führer et il ne l'a jamais rencontré – mais il est incontournable parce qu'il a interviewé des témoins directs et collecté des témoignages importants qui ne sont plus disponibles –, même si son travail est partiellement rempli de fautes, ce qui était inévitable vu les circonstances du moment⁶. Un travail scientifique méritoire a quand même été accompli. Compte tenu des possibilités des années d'après-guerre, de l'absolue pauvreté des sources sur les débuts d'Hitler, de la destruction systématique de celles-ci par les nazis, et des témoins contemporains à tous égards très peu dignes de foi, le mérite revient à Jetzinger d'avoir été le premier à reconstituer les années d'enfance et de jeunesse d'Hitler dans leurs grandes lignes. Il a dû supporter maintes frustrations, aussi bien au sujet de sa vie gâchée (qui lui avait volé tous ses amis) que de ses recherches sur Hitler, August Kubizek – qui avait reçu de lui quelques données – l'ayant pris de vitesse avec sa publication. Et sa frustration aurait été plus grande encore s'il avait connu la manière dont la science postérieure a dévalorisé ses résultats et l'a classé comme scientifique amateur – lui qui avait été, dans son premier emploi, professeur d'Ancien Testament dans un institut théologique – tout en idéalisant son rival Kubizek, justement critiqué par lui⁷.

Tandis que Jetzinger travaillait comme un historien sans pouvoir se référer à son vécu personnel, on accordait à Kubizek la qualité de témoin. L'apprenti tapissier et mélomane passionné avait fait la connaissance du jeune Hitler à la fin de 1905, au parterre du Landestheater de Linz. Au cours des deux années suivantes à Linz, puis pendant environ quatre mois à Vienne, il était resté en contact étroit avec lui, avant de le perdre complètement de vue. Il acheva ses études de musique à Vienne en 1912 mais ne trouva pas d'emploi dans ce domaine après la fin de la Première Guerre mondiale et devint employé communal à Eferding. C'est en 1938 seulement que les amis de jeunesse se retrouvèrent brièvement à Linz. Hitler le salua en le vousoyant et l'invita au Festival de Bayreuth en 1939. Kubizek adhéra à la NSDAP en 1942 et fut chargé de consigner ses souvenirs, tout en continuant de travailler comme secrétaire communal. Des deux cahiers parus en 1943, la seconde partie a toujours été connue, alors que la première partie – sur les années de Linz – vient seulement de réapparaître.

Après la fin du nazisme et les seize mois passés au camp américain de rééducation et de dénazification « Camp Marcus W. Orr » à Glasenbach, Kubizek essaya de transformer en livre ses travaux préparatoires. Son propre vécu pouvait couvrir à peu près deux ans et demi, avec des connaissances moindres que prévu, mais cependant beaucoup plus complètes que tous les autres témoins directs de l'enfance et de la jeunesse du Führer. Kubizek n'était ni un bon écrivain ni un bon styliste, et sans doute pas un nazi convaincu, mais il était bien introduit dans les cercles pansophiques⁸. Avec la collaboration de deux « plumes » entraînées – les nazis de haut rang Karl Springenschmid et le Dr Franz Mayrhofer –,

son manuscrit fut développé en un livre agrémenté d'une histoire d'amour⁹. Leur influence ne fut pas négligeable : on peut l'inférer du fait que les trois auteurs se partagèrent les droits d'auteur, bien que Mayrhofer – né en 1908 à Linz – n'ait pu apporter que quelques éléments d'expérience personnelle sur la jeunesse d'Hitler, et que Springenschmid, né en 1897 à Innsbruck, ait vécu encore plus loin de tout événement direct. Reste que les trois « associés » développèrent une énergie considérable pour faire apparaître l'histoire de la jeunesse d'Hitler comme une préfiguration de sa future émergence comme Führer : un génie à la fois idéologue, antisémite, urbaniste et architecte ! Pour une nouvelle édition, ils ajoutèrent d'autres apothéoses : le jeune Hitler en orateur flamboyant et captivant, précoce organisateur de parti, et ils envisageaient même un film et un drame musical sur l'amour secret d'Hitler, mais Kubizek mourut en 1956¹⁰.

Le talent de conteur de Karl Springenschmid dut être un atout pour les éditeurs : il s'était déjà signalé avant 1938 comme « plume » de Luis Trenker. Après la guerre, cela lui permit de gagner sa vie avec d'innombrables histoires populaires de paysans et d'alpinistes¹¹. Franz Mayrhofer – neveu du tuteur d'Adolf à Leonding, Josef Mayrhofer – contribua de son côté aux connaissances régionales et culturelles sur l'environnement de Linz, comme professeur d'histoire et de géographie, par l'action conjuguée de son expérience personnelle et d'une thèse qu'il put mener à bien et qui fut publiée en 1940¹².

La publication du livre de Kubizek est une triple erreur. Premièrement, en raison de l'intervalle de presque cinquante ans, avec les hasards de mémoire que cela implique. Deuxièmement, la NSDAP était largement impliquée dans la réalisation de ce travail – presque

comme commanditaire. Et troisièmement en raison des liens entre Karl Springenschmid et Franz Mayrhofer comme coauteurs : non seulement ils avaient été lourdement impliqués dans l'époque nazie, mais après 1945, ils n'ont jamais pu se détacher de leurs positions idéologiques et ont même réussi à continuer leur correspondance sans être inquiétés sur leur passé de hauts dignitaires nazis.

Il faut donc parler de chance si la version originale de 1943 – dont la seconde partie (période de Vienne) avait toujours été connue dans l'héritage de Jetzinger sous la forme d'une copie dactylographiée de 51 pages – a aujourd'hui livré sa première partie (la période de Linz) réapparue sous la forme d'un manuscrit de 106 feuillets en grosse écriture à double ligne d'intervalle, en possession de la petite-fille de l'auteur¹³. À partir de la soixantaine de pages imprimées qui aurait constitué les deux parties du manuscrit d'origine, nos trois coauteurs ont fabriqué un livre comportant – selon les éditions – de 339 à 352 pages¹⁴. Les deux versions de 1943 et 1953 se différencient non seulement par leur étendue, mais aussi par les priorités éditoriales retenues. La première version, réalisée sans aide extérieure, est non seulement beaucoup plus courte, mais aussi beaucoup plus authentique. Les différences par rapport au texte imprimé édité plus tard sont symptomatiques moins à cause de la faiblesse de la langue de la première version et des parties esthétiques totalement neuves qui ont été ajoutées en 1953, que pour certains passages qui se trouvaient dans la version de 1943 et qui ont été supprimés dans celle de 1953, et les tendances anticléricales, antimodernes et racistes qu'elles font déjà apparaître de façon beaucoup plus précise chez le jeune Hitler.

Jetzinger et Kubizek ont travaillé de concert à ces publications après 1945 et se sont aussi épaulés au départ, avant de devenir des compétiteurs féroces lorsque Kubizek a sorti son livre trois ans plus tôt que Jetzinger, et que ce dernier, en représailles, l'a accusé de plagiat et a pu prouver de nombreuses fautes – une critique qu'on ne saurait inversement épargner à Jetzinger. Depuis le *Hitlers Wien* de Brigitte Hamann, le livre de Kubizek est jugé de façon beaucoup plus positive : selon l'historienne, cet ouvrage représente une source d'une richesse exceptionnelle aussi pour la première période d'Hitler¹⁵. Jetzinger, en revanche, a noté que 90 % du livre de Kubizek seraient inventés : on peut discuter du pourcentage, mais il est incontestable que peu de choses là-dedans ont été effectivement vécues. Il va de soi que la publication de Kubizek doit être jugée de façon beaucoup plus critique que cela n'a été fait jusqu'ici. Ce scepticisme pourrait avoir incité Brendan Sills, dans sa toute récente biographie d'Hitler, à l'exclure totalement comme source. Mais, ce faisant, il oublie que la littérature utilisée pour la jeunesse d'Hitler repose surtout sur la description de Kubizek. La version originale de ce dernier, créée en 1943, est d'autant plus importante : elle n'a jamais eu accès au public ni aux archives du Parti – d'autant plus qu'en 1943, Kubizek avait également osé contredire des affirmations du Führer tirées de *Mein Kampf*¹⁶.

Cette autobiographie est ainsi la troisième source et la plus exhaustive pour l'enfance et la jeunesse d'Hitler. Reste que *Mein Kampf* n'est justement pas une biographie, mais l'histoire d'un combat. Qu'il l'ait largement écrit tout seul, sans l'aide de « nègres » littéraires, devrait être désormais bien établi¹⁷. Il s'est toutefois inspiré de modèles. Hitler a construit sa vie sur le modèle des autobiographies

et « romans de formation » de la littérature classique. Et il a créé un type nouveau d'autobiographie politique qui n'aborde ni responsabilité ni justification, mais traite de programme et de propagande, le tout rédigé non pas à l'automne de sa vie mais à 35 ans, au point de départ de sa carrière politique. Plus problématiques encore que *Mein Kampf* : les excursus occasionnels d'Hitler dans l'histoire de sa jeunesse, distillés dans des propos de table ou face à des compagnons de voyage et/ou des collaborateurs isolés. Non seulement la restitution par ces « garants » est sujette à caution, mais la crédibilité du Führer lui-même est à remettre en question dans ces documents.

Une autre source contemporaine – les *Souvenirs de jeunesse d'un lycéen contemporain de Linz* de Hugo Rabitsch (Munich, 1938) – est en revanche le plus souvent écartée, jugée « sans la moindre valeur d'information » puisque « l'auteur ne connaissait pas le jeune Hitler et n'apportait quelque contribution que ce fût à sa biographie¹⁸ ». Cela est factuellement exact, mais foncièrement injuste. Rabitsch, en effet, qui avait sept ans de moins qu'Hitler, fréquentait le même collège à Linz et connaissait bien les professeurs et le milieu scolaire. Bien qu'il ne fût pas avare d'éloges envers Hitler, l'ouvrage fut reçu par celui-ci de façon très critique et n'arriva jamais sur le marché allemand – parce que maints passages contredisaient les descriptions et les déclarations du Führer¹⁹. Difficiles à apprécier sont également les souvenirs du médecin juif de la mère d'Hitler, Eduard Bloch : en 1938, en raison de la situation devenue très menaçante pour lui, il décrit Adolf de façon très positive devant la Gestapo ; en 1941, aux États-Unis, alors même que tout danger était écarté pour lui, il confirma cette appréciation de façon résolue.

En vieillissant, Bloch semble toutefois avoir été affecté de troubles de mémoire grandissants.

Les allégations de beaucoup d'autres témoins sont contradictoires et souvent totalement inutilisables – qu'elles datent d'avant ou d'après 1945 : d'une façon ou d'une autre, elles sont toujours biaisées et sous influence. Depuis lors, de nombreux auteurs se sont penchés sur la jeunesse d'Hitler, à commencer (de façon évidemment rapide) tous ceux qui travaillaient à des biographies générales, mais surtout ceux qui se sont spécialement consacrés à l'histoire de l'enfance et de la jeunesse du Führer – dont de nombreux psychologues du développement, pédagogues et théologiens qui découvraient de nombreux petits détails et ont pu ainsi inclure des aperçus intéressants, mais qui ont aussi trop souvent relayé beaucoup de faits non vérifiés et qui ont surtout eu beaucoup de mal avec les contextes géographiques, politiques et sociaux en Haute-Autriche, faute de connaissances régionales. En particulier, le manque criant de sources a conduit à des reconstitutions fictives et des falsifications excentriques qui sont à négliger absolument, comme par exemple le roman de Norman Mailer sur le jeune Hitler²⁰ ou le « roman biographique » d'Ilse Krumpöck²¹. L'essentiel sur ces sujets a été dit, de toute façon, par des personnes autrement autorisées²².



Les points obscurs dans les origines d'Adolf Hitler ont été escamotés par les autorités nazies mais l'exposition « Recherche des origines à l'école et à la maison », en 1937 à la mairie de Berlin, ne pouvait pas se dispenser d'un « Tableau des ancêtres du Führer ».

Les poids des origines provinciales

ALOIS SCHICKLGRUBER *ALIAS* HITLER

Fumer la pipe, aller à l'auberge, élever des abeilles, battre ses enfants... Telle est la teneur générale de la plupart des informations disponibles sur le père d'Hitler : à la maison, un patriarche ; dans le service, un maniaque ; en public, un homme autoritaire ; avec ses enfants, un despote brutal. Alois Hitler n'était assurément agréable ni comme mari, ni comme père de famille, ni comme collègue de travail, ni même comme concitoyen. Reste qu'il ne fut ni un alcoolique ni un oisif paresseux qui aurait perdu son temps à l'auberge ou avec ses ruches. Il ne fut pas non plus un petit bourgeois ou un fonctionnaire de province dont l'horizon ne se serait jamais étendu au-delà de Braunau ; pas davantage un mari qui aurait fait passer sa famille après ses besoins sexuels ou sa carrière professionnelle, non plus qu'un violeur d'enfants et invocateur du diable comme Norman Mailer l'a maquillé dans son roman sur Hitler. Alois Hitler échoua à vrai dire dans de nombreux domaines : comme père, comme mari, comme éducateur, comme fermier et finalement

aussi comme homme, sans beaucoup d'amis et sans véritable chez lui. Mais il faut voir aussi les autres côtés du personnage : un dur sens du devoir, une conscience permanente de la carrière, un besoin constant de formation, de l'intérêt pour les nouveautés, la joie des rencontres en société.

L'origine et l'enfance d'Alois Hitler sont entourées de mythes, de mensonges et de conjectures. D'abord parce que les sources à ce sujet sont rares : qui pouvait s'intéresser à un fonctionnaire provincial autrichien peu remarquable, ni riche ni vraiment haut placé ? Ensuite parce qu'Adolf Hitler, devenu célèbre et puissant, a tout fait pour dissimuler sa propre histoire et celle de ses parents et ancêtres ou pour les forger à sa façon, d'une part afin d'en éliminer les vraies sources, d'autre part pour faire naître des mythes. Et enfin parce que la plupart des descriptions de l'enfance d'Hitler ont été faites de très loin, sans la moindre connaissance des lieux, et surtout avec très peu d'informations sur le mode de vie de l'époque, dans ce milieu provincial de petite bourgeoisie campagnarde où évoluait la famille Hitler.

Des pères tyranniques et des mères aimantes ne sont pas des exceptions dans l'Histoire. Il n'est pas démontrable que le parcours politique autoritaire et meurtrier d'Adolf Hitler puisse en être déduit. Mais il existe cependant quelques indices. La surestimation de soi et le rejet de pensées et connaissances autres étaient déjà perceptibles chez le père, de même que la propension à la formation autodidacte et au mépris de toute autorité scolaire et universitaire. La tendance à la violence offre aussi des parallèles – chez le père dans le style d'éducation, chez le fils dans le comportement politique. Dans le domaine

de la vie sexuelle, en revanche, le père se différenciait totalement du fils, même si ce dernier n'était sans doute pas homosexuel, tendance qui lui est attribuée de façon étonnante dans la littérature la plus récente. Les points non éclaircis et les lacunes présentes dans l'arbre généalogique familial sont assurément attribuables au père plus qu'au fils. Mais pourquoi Alois, à l'approche de la quarantaine, a-t-il fait changer son nom de famille de « Schicklgruber » en « Hitler », entérinant du même coup une quasi-légitimation de sa naissance hors mariage ? Ces questions de parcours et de motifs restent aujourd'hui non résolues.

Alois Hitler avait appris plus que la moyenne des gens ordinaires à connaître la région dans laquelle il passa le plus clair de sa vie, à l'occasion de multiples déménagements forcés ou volontaires. Cette circonstance influença ses tournures de langage et d'écriture. À la différence des fonctionnaires ministériels subalternes dont le parler viennois était marqué par le « schönbrunnien » de leurs supérieurs – nobles pour la plupart – d'une manière ressentie souvent comme méprisante, dominait chez Alois Hitler un parler régional adouci par les nombreux changements de milieu, auquel il s'efforçait de conférer une tonalité bureaucratique impérieuse à l'aide de formules tirées du haut-allemand, d'emprunts excessifs au vocabulaire étranger et d'une diction « bureaucratique ». Bien qu'il n'eût aucune formation scolaire supérieure, Alois écrivait ses lettres dans un allemand officiel affecté, mêlé de termes spécialisés, mais dans lequel se glissaient souvent des tournures dialectales.

L'origine sociale d'Alois Hitler était la petite paysannerie ; son statut était celui d'un fonctionnaire moyen,

mais il aspirait à une vie de paysan riche et de bourgeois influent, possédant un domaine avec cheval et voiture, et une propriété foncière dépassant largement les ruches et l'espace d'un petit jardin. Une vie dans laquelle on avait des domestiques, on cultivait des relations avec la ville, on faisait venir de Vienne les parrains des enfants, on passait des séjours d'été dans des districts forestiers plus frais, on envoyait les enfants dans les écoles supérieures. Mais un trait ressort très nettement : non seulement on prenait part aux événements politiques, mais on cherchait aussi à y jouer un rôle actif.

Les multiples déménagements successifs avaient conduit Alois dans de nombreux milieux différents : du Waldviertel à Vienne, puis de là à Saalfelden et Salzbourg, Wels, Braunau, Passau, Urfahr, Fischlham/Hafeld, Lambach et pour finir Leonding et Linz. À partir de Braunau, ce parcours avait intégré naturellement son fils Adolf. Les dix ou vingt premières années constituent, on le sait, les phases décisives dans la vie d'un être humain. Il est évident que la langue, les habitudes alimentaires et domestiques, les civilités, la culture, la religion, la conception du monde et les habitudes sexuelles du jeune Hitler ont été marquées de façon décisive par la maison familiale et son environnement. Adolf Hitler n'a jamais été très bavard sur ses origines. Une fois chancelier du Reich, il s'interdit toute déclaration à ce sujet et fit saisir et détruire des documents importants. Beaucoup de choses restent donc à l'état d'énigmes.

Une biographie est toujours un puzzle composé d'un grand nombre de détails, à partir desquels les épisodes isolés et la ligne de vie générale doivent être systématiquement recomposés. Il reste toutefois, dans les interstices du continuum biographique, d'innombrables journées

identiques, uniformément monotones et pourtant chargées d'événements – sur lesquelles on ne sait absolument rien. C'est tout particulièrement le cas pour le jeune Hitler et son père.

LE MYTHE DE LA TERRE ANCESTRALE

Adolf Hitler a relégué ses ancêtres du Waldviertel (Basse-Autriche) dans une obscurité « mythico-mystique » :

« Lorsque j'étais encore enfant, le secteur de ma région natale était tout entier parsemé de blocs erratiques. Les paysans devaient faire sauter ces blocs. Ce devait être une zone de moraines et de langue glaciaire terminale, qui recouvrait jusqu'à la Basse-Autriche actuelle. Bizarrement, cela rend le paysage aimable, sympathique¹. »

À la vérité, Hitler se trompait dans son hypothèse sur la géologie de sa terre ancestrale. Car même lors de la dernière glaciation, le Waldviertel n'avait jamais été recouvert de glaces. Il recourait ici aux mythes et légendes romantiques de la forêt allemande – esprits et sorcières, inaccessibilité et solitude². Reste que cette haute terre rude et froide avait toujours beaucoup exigé des hommes qui y résidaient et y travaillaient : aux profondeurs obscures de la forêt correspondait la situation sociale des populations du Waldviertel.

Lorsque Maria Anna Schicklgruber – la grand-mère d'Adolf Hitler – tomba enceinte, elle avait 40 ans. Le père de l'enfant était inconnu : s'agissait-il de Johann Georg Hiedler, compagnon meunier ambulant qu'elle finit par épouser cinq ans après l'accouchement, mais qui ne

reconnut jamais officiellement sa paternité ? Ou bien du paysan Johann Nepomuk Hüttler, frère de Hiedler, qui prit finalement l'enfant avec lui – peut-être parce qu'il en était le véritable père –, mais qui mit en avant son frère depuis longtemps décédé lorsqu'il s'agit de légitimation ? Ou bien de quelqu'un du voisinage, parmi les employeurs ou les nombreuses rencontres qu'on peut faire dans une vie ? Ou peut-être même d'un Juif, comme le supposèrent la presse à sensation et maints adversaires politiques ? Il n'y aura jamais de réponse sûre à cette énigme³.

Les enfants naturels étaient devenus si nombreux en Haute- et Basse-Autriche qu'ils ne provoquaient plus de scandale. Même s'ils ne pouvaient pas espérer grand-chose en fait d'amour familial, de reconnaissance, d'indemnisation ou de prétention à l'héritage, ils représentaient toujours de jeunes forces de travail bonnes à employer. La situation était plus difficile encore pour les filles-mères : non seulement de nombreux parents et quelques comères et apôtres de la morale, au village, avaient toute licence de se déchaîner contre elles, mais l'Église ne se lassait jamais de condamner dans ses prêches et autres sermons toute forme de sexualité hors mariage. Comme les chances de mariage et les conditions de vie étaient nettement défavorables pour les femmes célibataires avec enfants, la misère les contraignait souvent à confier leur progéniture à des parents nourriciers. Cela rendait les chances de vie et de survie infiniment plus délicates pour les enfants naturels. Personne ne s'intéressait vraiment à leur destin. Et la recherche historique ne se serait pas non plus intéressée à la naissance illégitime d'Alois Schicklgruber si le nouveau-né n'était pas devenu le père d'Adolf Hitler.